

CARNET D'INSPIRATIONS



POÉTIQUE
&
POLITIQUE



ALTERITÉS

- reconnaissance de l'égalité d'autrui dans ses différences •

« Nous avons du temps pour nous rencontrer. Nous le prenons et nous aimons ça. Apprendre à se connaître et peut être ouvrir la possibilité de rêver et d'agir ensemble. Mais reconnaître l'alterité n'est pas toujours simple. Comment être en relation avec l'autre pour ce qu'il est sans être envahi par ses propres filtres, ses peurs ? par ce que l'on rejette en nous ou embellit en l'autre (ou inversement) ? Les exilés ont le visage de cette difficulté. Ils sont enfermés dans l'image d'étrangers tentant de rentrer par tous les moyens dans notre citadelle nationale. Nous sommes toutes et tous des voyageurs et le sang ne nous confère aucun droit. Nous attendons des barbares qui n'existent pas. ».



Ma tactique est
de te regarder
d'apprendre comme tu es
de t'aimer comme tu es
ma tactique est
de te parler
de t'écouter
de construire avec les mots
un pont indestructible
ma tactique est
de m'arrêter dans ton souvenir
je ne sais comment et je ne sais
sous quel prétexte
mais de rester en toi
ma tactique est
d'être honnête
et de savoir que tu es honnête
et que nous ne nous vendons pas
des simulacres
afin qu'entre nous deux
il n'y ait ni rideau
ni abysses
ma stratégie
en revanche est
plus profonde et plus
simple
ma stratégie est
qu'un jour quelconque
je ne sais comment et je ne sais
sous quel prétexte
tu auras besoin de moi.



Qu'attendons-nous, rassemblés sur l'agora?
On dit que les Barbares seront là aujourd'hui.
Pourquoi cette léthargie, au Sénat?
Pourquoi les sénateurs restent-ils sans légiférer?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui.
À quoi bon faire des lois à présent?
Ce sont les Barbares qui bientôt les feront.

Pourquoi notre empereur s'est-il levé si tôt?
Pourquoi se tient-il devant la plus grande porte de la ville,
solennel, assis sur son trône, coiffé de sa couronne?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que notre empereur attend d'accueillir
leur chef. Il a même préparé un parchemin
à lui remettre, où sont conférés
nombreux titres et nombreuses dignités.

Pourquoi nos deux consuls et nos préteurs sont-ils
sortis aujourd'hui, vêtus de leurs toges rouges et brodées?
Pourquoi ces bracelets sertis d'améthystes,
ces bagues où étincellent des émeraudes polies?
Pourquoi aujourd'hui ces cannes précieuses
finement ciselées d'or et d'argent?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que pareilles choses éblouissent les Barbares.

Pourquoi nos habiles rhéteurs ne viennent-ils pas à l'ordinaire prononcer leurs discours et dire leurs mots?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que l'éloquence et les harangues les ennuiet.

Pourquoi ce trouble, cette subite
inquiétude? - Comme les visages sont graves!
Pourquoi places et rues si vite désertées?
Pourquoi chacun repart-il chez lui le visage soucieux?

Parce que la nuit est tombée et que les Barbares ne sont pas venus
et certains qui arrivent des frontières
disent qu'il n'y a plus de Barbares.

Mais alors, qu'allons-nous devenir sans les Barbares?
Ces gens étaient en somme une solution.

Traduction Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras



«L'accueil est un réflexe, un immédiat, comme une compétence de la sensibilité humaine qui surgit sous l'impact de l'inconnu, de l'imprévisible, une distorsion soudaine qui renverse l'esprit, dépasse la peur et mobilise les sources et ressources bienveillantes. Dans l'accueil, on recueille, puis on va au delà : on prend soin, on s'emmêle l'un à l'autre, on s'enveloppe d'un espace partagé (...)

S'émouvoir du reflet de soi dans les misères de l'Autre et y fonder sa compassion, comme cela se fait souvent dans l'élan impensé de l'accueil, cela revient un peu à se soutenir soi-même. S'émouvoir avant tout de soi-même est souvent le signe d'une défaillance du monde. La relation demande de vivre la plénitude intraitable du don. Le don libère celui qui donne et celui qui reçoit. Il ne reconnaît pas, il n'oblige pas. Il offre la possibilité d'une relation, élève et ennoblit (...)

Tendre un café et pouvoir dire «Tu n'est pas moi, tu ne me ressembles pas, tu ne feras pas ce que j'aimerais que tu fasses, tu es libre et opaque comme je peux l'être à tes yeux, et je t'offre ceci de grand coeur...». Ou encore : «Nous n'avons pas d'histoire commune, nous n'avons qu'un devenir, sans doute à partager mais en tout cas impossible à prévoir, et je t'offre ceci de grand coeur...» (...)



Quand l'accueil s'anticipe, se rumine, se construit, s'organise, il devient une hospitalité, une culture établie de la vie qui veut rester vivante en pleine et haute conscience de l'Autre. Si la «bonne conscience» peut-être imbécile et béate, la haute conscience, elle, est toujours entre peur et confiance, entre tact et audace, elle tremble au sens qu'avait envisagé Edouard Glissant. Quand le bourgeon de l'accueil parvient à s'épanouir en hospitalité, la haute conscience est là, comme un printemps ou comme cette saison où la pluie est royale et féconde.

Frères, oui, parce que nous allons soit nous perdre ensemble, soit devenir ensemble. Le café offert à des ombres aux grands yeux n'est donc pas une «valeur» que l'on peut isoler et agiter dans une mécanique : c'est une étincelle de relation (...). L'accueil ici n'est pas seulement un don. Il est une des modalités du juste-vivre au monde. Il suppose au minimum de garantir la dignité humaine : assurer (à l'Autre) les moyens de se maintenir et poursuivre sa quête, le laissant libre d'aller. L'accompagner comme de juste, autant que demandé. La souffrance de l'Autre n'autorise aucune projection organisant sa transparence, décidant de son rêve, lui imposant les fourches caudines de celui qui accueille, lui niant ainsi toute distorsion ou défaillance. Celui que la migration jette en fragilité reste entier ce qu'il est. L'élan vers lui se soit de le laisser intact».



« Je suis un homme seul, j'ai cinquante ans, ma gorge est trouée depuis mon cancer et je fume le cigare en conduisant mon taxi, fenêtre ouverte, sans m'occuper de la gueule que font les clients.

Je suis Diana et je suis ce genre de fille qui rigole tout le temps et s'excuse de tout, mes bras sont maculés de traces de coupures.

Je suis Marc, je suis au RSA et c'est ma meuf qui bosse pour m'entretenir, je m'occupe de notre gamine tous les jours et aujourd'hui pour la première fois je lui ai appris à faire du vélo et j'ai pensé à mon père, quand j'étais gosse et qu'il avait pu ôter les roues arrière de mon bike.

Je suis Eléonore, la meuf qui me plaît me photographie dans le parc du Luxembourg, je sais qu'il va se passer quelque chose, et que ce sera compliqué parce qu'on a toutes les deux quelqu'un mais ça vaut le coup d'y aller.

Je suis dans mon lit quand j'apprends la mort de Daniel Darc, je pense à son numéro dans mon portable, j'ai envie de composer ce numéro et l'idée que ce soit désormais impossible me donne un long vertige, en bas du dos.

Je suis un adolescent obsédé par l'idée de me faire dépuceler et la rouquine que je convoite depuis des mois vient de me faire comprendre qu'on pouvait aller au ciné ensemble, je crois qu'elle ne se moque pas de moi et en me regardant dans le miroir je réalise que je n'ai plus aucune trace d'acné, le Roaccutane a fonctionné et une nouvelle vie s'ouvre à moi.

Je suis une jeune violoniste virtuose.

Je suis la pute arrogante et écorchée vive, je suis l'adolescent solidaire dans son fauteuil roulant, je suis la jeune femme qui dîne avec son père qu'elle adore et qui est si fier d'elle, je suis le clandestin qui a passé les barbelés de Melilla je remonte les Champs-Élysées et je sais que cette ville va me donner ce que je suis venu chercher, je suis la vache à l'abattoir, je suis l'infirmière rendue sourde aux cris des malades à force d'impuissance, je suis le sans-papier qui prend dix euros de crack chaque soir pour faire le ménage au black dans un restau à Château Rouge, je suis le chômeur longue durée qui vient de retrouver un emploi, je suis le passeur de drogue qui se pisse de trouille dix mètres avant la douane, je suis la pute de soixante-cinq ans enchantée de voir débarquer son plus vieil habitué. Je suis l'arbre aux branches nues malmenées par la pluie, l'enfant qui hurle dans sa poussette, la chienne qui tire sur sa laisse, la surveillante de prison jalouse de l'insouciance des détenues, je suis un nuage noir, une fontaine, le fiancé quitté qui fait défiler les photos de sa vie d'avant, je suis un clodo sur un banc perché sur une butte, à Paris. »



« J'ai mis un certain temps à comprendre mes prétentions déraisonnables sur cette pêcheuse. A comprendre que je ressentais le désir et le manque d'un aspect de moi-même, et qu'il n'existe pas d'étrangers. Il n'existe que des versions de nous-mêmes, auxquelles nous n'avons pas adhéré pour beaucoup et dont nous voulons nous protéger pour la plupart. En effet, l'étranger ne vient pas d'un autre pays, il est aléatoire ; il ne vient pas d'un autre monde, mais est remémoré ; et c'est la nature aléatoire de notre rencontre avec notre moi déjà connu - bien que non reconnu comme tel - qui suscite une légère vague d'inquiétude. C'est ce qui nous fait rejeter l'image et les émotions provoquées par cette rencontre, surtout quand ces émotions sont profondes. C'est aussi ce qui nous donne envie de posséder, de gouverner et d'administrer l'Autre. D'embellir cette personne, si nous le pouvons, en la renvoyant à nos propres miroirs. Dans un cas comme dans l'autre (d'inquiétude ou de fausse révérence), nous nions notre statut de personne, cette individualité spécifique sur laquelle nous insistons pour nous-mêmes»



SAVOIRS



- connaissance reproductible •

IMAGINAIRE

- capacité à élaborer des images ou des représentations plus ou moins détachées du réel •

« Nous sommes devant le réel comme des aveugles devant un éléphant. Avec une vision partielle et déformée. La poésie nous apprend à jouer de ce handicap pour grandir : nous pouvons trouver dans les éléphants des raisons de vivre libres, nous pouvons devenir voleurs de feu, voyants, poète même. A condition de ne pas fuir le réel, ce que nous ressentons et ce qui nous blesse. A condition de refuser les manipulations du langage et les faux-semblants qui piègent et enferment hors du monde. C'est sur cette corniche entre poésie et vérité que nous cherchons à avancer.»



L'histoire se passe en Inde. Toujours est-il qu'à cette époque-là, on ne savait pas bien ce qu'était un éléphant. Sa réalité n'était pas encore bien établie et on en parlait comme de quelque chose de fabuleux et étrange.

L'éléphant avait été placé dans une maison sombre. La lumière ne filtrait pas. Ou bien est-ce les personnes qui voulaient le voir qui étaient aveugles ? Elles se mirent à le toucher.

La première à s'approcher alla buter sur son flanc et s'exclama « Un éléphant ressemble beaucoup à un mur ! ». La seconde toucha la trompe et s'écria : « Mais non ! Cette créature est un serpent qui se tortille ! ». Le troisième palpa une défense. « Pour moi, un éléphant est un objet pointu et solide comme une lance ». Le quatrième entoura de ses bras une jambe de l'éléphant et dit « N'importe quoi ! Un éléphant est une colonne ». La cinquième toucha une oreille et dit « Un éléphant c'est un morceau de tissu froissé ! ». La sixième tomba sur la queue qui se balançait et contesta « Une corde ! C'est une corde ! »

Les hommes se disputèrent, étant certains de savoir ce qu'était un éléphant, ne percevant qu'un aspect de la réalité. Des vérités partielles et une erreur collective. La paume d'une seule main ne peut palper l'ensemble d'un éléphant.



« Je dois vous dire aussi que j'ai contracté, en captivité, une dette envers les éléphants, dont j'essaye seulement de m'acquitter. C'est un camarade qui avait eu cette idée, après quelques jours de cachot - un mètre dix sur un mètre cinquante - alors qu'il sentait que les murs allaient l'étouffer, il s'était mis à penser aux troupeaux d'éléphants en liberté - et, chaque matin, les Allemands le trouvaient en pleine forme, en train de rigoler : il était devenu increvable. Quand il est sorti de cellule, il nous a passé le filon, et chaque fois qu'on n'en pouvait plus, dans notre cage, on se mettait à penser à ces géants fonçant irrésistiblement à travers les grands espaces ouverts de l'Afrique. Cela demandait un formidable effort d'imagination, mais c'était un effort qui nous maintenait vivants. Laissés seuls, à moitié crevés, on serrait les dents, on souriait et, les yeux fermés, on continuait à regarder nos éléphants qui balayaient tout sur leur passage, que rien ne pouvait retenir ou arrêter ; on entendait presque la terre qui tremblait sous les pas de cette liberté prodigieuse et le vent du large venait emplir nos poumons. Naturellement, les autorités du camp avaient fini par s'inquiéter : le moral de notre block était particulièrement élevé, et on mourrait moins. Ils nous ont serrés la vis. Je me souviens d'un copain, un nommé Fluche, un Parisien qui était mon voisin de lit. Le soir, je le voyais incapable de bouger, son poul était tombé à trente-cinq - mais de temps en temps nos regards se rencontraient : j'apercevais au fond de ses yeux une lueur de gaité à peine perceptible et je savais que les éléphants étaient encore là, qu'ils les voyaient à l'horizon... Les gardes se demandaient quel démon nous habitait. Et puis, il y a eu parmi nous un mouchard qui leur a vendu la mèche. Vous pouvez vous imaginer ce que ça a donné. L'idée qu'il y avait encore en nous quelque chose

qu'ils ne pouvaient pas atteindre, une fiction, un mythe qu'ils ne pouvaient pas nous enlever et qui nous aidait à tenir, les mettait hors d'eux. Et ils se sont mis à figoler leurs égards !

Un soir Fluche s'est traîné jusqu'au block et j'ai dû l'aider à atteindre son coin. Il est resté là un moment, allongé, les yeux grands ouverts, comme s'il cherchait à voir quelque chose et puis il m'a dit que c'était fini, qu'il ne les voyait plus. On a fait tout ce que l'on a pu pour l'aider à tenir. Il fallait voir la bande de squelettes que nous étions l'entourant avec frénésie, brandissant le doigt vers un horizon imaginaire, lui décrivant ces géants qu'aucune oppression, aucune idéologie ne pouvait chasser de la terre. Mais le gars Fluche n'arrivait plus à croire aux splendeurs de la nature. Il n'arrivait plus à imaginer qu'une telle liberté existait encore dans le monde - que les hommes, fût-ce en Afrique, étaient encore capable de traiter la nature avec respect. Il a tourné vers moi sa sale gueule et il m'a cligné de l'oeil :

- «Il m'en reste un, murmura-t-il. Je l'ai planqué, bien au fond, mais j'pourrais plus m'en occuper... j'ai plus c'qu'il faut... prends le avec les tiens». Il faisait un effort terrible pour parler, le gars Fluche, mais la petite lueur dans les yeux y était encore.

-»Prends le avec les tiens... il s'appelle Rodolphe.

- C'est un nom à la con, que je lui dis. J'en veux pas... occupe t'en toi-même». Mais il m'a regardé d'une telle façon...

-»Allez zou, lui dis-je, je te le prends, ton Rodolphe, quand t'iras mieux, je te le rendrai».

Mais je tenais sa main dans la mienne et j'ai tout de suite su que Rodolphe il était avec moi pour toujours. Depuis, je le trimbale partout avec moi. Et voilà, mademoiselle, pourquoi je suis venu en Afrique, voilà ce que je défends »



Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ! ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs ! (...)

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! – Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant – Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà

riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! (...)

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;(...)

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus – (que la formule de sa pensée, que la notation de sa marche au Progrès ! Enormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez ; – Toujours pleins du Nombre et de l'Harmonie ces poèmes seront faits pour rester. – Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque. L'art éternel aurait ses fonctions ; comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant.

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.



1984

George Orwell

1948

« Le Parti vous disait de rejeter le témoignage de vos yeux et de vos oreilles. C'était son commandement ultime, et le plus essentiel. Le cœur de Winston défailloit quand il pensa à l'énorme puissance déployée contre lui, à la facilité avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti le vaincrait dans une discussion, aux arguments qu'il serait incapable de comprendre et auxquels il pourrait encore moins répondre. Et cependant, c'était lui qui avait raison ! Ils avaient tort, et il avait raison. Il fallait défendre l'évident, le bête et le vrai [the obvious, the silly and the true]. Les truismes sont vrais, cramponne-toi à cela. Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau est humide, et les objets qu'on lâche tombent vers le centre de la terre »



VULNERABILITÉ



• situation physique, politique, sociale ou économique qui compromet la capacité à vivre de manière autonome •

POUVOIR D'AGIR

• accomplissement de la liberté •

« Notre pouvoir d'agir n'est pas toute puissance. Il est une manière d'habiter nos blessures, de s'appuyer sur ces vulnérabilités pour les surmonter. Il ne s'agit pas d'un courage héroïque mais d'agir en refusant d'être gagné par la violence et l'injustice. Cette condition fondamentale justifie à elle seule le besoin d'une protection sociale solidaire. Nous avons besoin de nous protéger et de reconnaître en chacune, en chacun cette capacité à contribuer à sa mesure à cette aventure terrestre.»



CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL 1947

Aimé Césaire

« Comme il y a des hommes-
hyènes
Et des hommes-panthères
Je serais un homme-juif
un homme-cafre
un homme-hindou-de-Calcutta
un homme-de-Harlem-qui-ne-
vote-pas
homme-famine,
l'homme-insulte, l'homme-tor-
ture
on pouvait à n'importe quel
moment
le saisir le rouer de coups,
le tuer - parfaitement le tuer -
sans avoir de compte à rendre
à personne sans avoir d'excuses
à présenter à personne
un homme-juif
un homme-pogrom
un chiot
un mendigot

Partir. Mon coeur bruissait
de générosités emphatiques.
Partir... j'arriverais lisse et jeune
dans ce pays mien et je dirais
à ce pays dont le limon entre
dans la composition de ma
chair : « J'ai longtemps erré
et je reviens vers la hideur
désertée de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et
je lui dirais : Embrassez-moi
sans crainte... Et si je ne sais
que parler, c'est pour vous que
je parlerai».

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche
des malheurs qui n'ont point de
bouche, ma voix, la liberté de
celles qui s'affaissent au cachot
du désespoir. »

Et venant je me dirais à
moi-même :

« Et surtout mon corps aussi
bien que mon âme, gardez-vous
de vous croiser les bras en l'atti-
tude stérile du spectateur, car
la vie n'est pas un spectacle, car
une mer de douleurs n'est pas
un proscenium, car un homme
qui crie n'est pas un ours qui
danse... »



« Un sage oriental demandait toujours, dans ses prières, que la divinité voulût bien lui épargner de vivre une époque intéressante. Comme nous ne sommes pas sages, la divinité ne nous a pas épargnés et nous vivons une époque intéressante. En tout cas, elle n'admet pas que nous puissions nous désintéresser d'elle. Les écrivains d'aujourd'hui savent cela. S'ils parlent, les voilà critiqués et attaqués. Si, devenus modestes, ils se taisent, on ne leur parlera plus que de leur silence, pour le leur reprocher bruyamment.

Au milieu de ce vacarme, l'écrivain ne peut plus espérer se tenir à l'écart pour poursuivre les réflexions et les images qui lui sont chères. Jusqu'à présent, et tant bien que mal, l'abstention a toujours été possible dans l'histoire. Celui qui n'approuvait pas, il pouvait souvent se taire, ou parler d'autre chose. Aujourd'hui, tout est changé, le silence même prend un sens redoutable. A partir du moment où l'abstention elle-même est considérée comme un choix, puni ou loué comme tel, l'artiste, qu'il le veuille ou non, est embarqué. Embarqué me paraît ici plus juste qu'engagé. Il ne s'agit pas en effet pour l'artiste d'un engagement volontaire, mais plutôt d'un service militaire obligatoire. Tout artiste aujourd'hui est embarqué dans la galère de son temps. Il doit s'y résigner, même s'il juge que cette galère sent le hareng, que les gardes-chiourme y sont vraiment trop

nombreux et que, de surcroît, le cap est mal pris. Nous sommes en pleine mer. L'artiste, comme les autres, doit ramer à son tour, sans mourir, s'il le peut, c'est-à-dire en continuant de vivre et de créer.

On voit bien tout ce que l'art peut perdre à cette constante obligation. L'aisance d'abord, et cette divine liberté qui respire dans l'œuvre de Mozart. On comprend mieux l'air hagard et buté de nos œuvres d'art, leur front soucieux et leurs débâcles soudaines. On s'explique que nous ayons ainsi plus de journalistes que d'écrivains, plus de boy-scouts de la peinture que de Cézanne et qu'enfin la bibliothèque rose ou le roman noir aient pris la place de La Guerre et la paix ou de La Chartreuse de Parme. Bien entendu, on peut toujours opposer à cet état de choses la lamentation humaniste, devenir ce que Stephan Trophimovitch, dans Les Possédés, veut être à toute force : le reproche incarné. On peut aussi avoir, comme ce personnage, des accès de tristesse civique. Mais cette tristesse ne change rien à la réalité. Il vaut mieux, selon moi, faire sa part à l'époque, puisqu'elle le réclame si fort, et reconnaître tranquillement que le temps des chers maîtres, des artistes à camélias et des génies montés sur fauteuil est terminé. Créer aujourd'hui, c'est créer dangereusement. Toute publication est un acte et cet acte expose aux passions d'un siècle qui ne pardonne rien. La question n'est donc pas de savoir si cela est dommageable à l'art. La question, pour tous ceux qui ne peuvent vivre sans l'art et ce qu'il signifie, est seulement de savoir comment, parmi les polices de tant d'idéologies (que d'églises, quelle solitude !), l'étrange liberté de la création reste possible.(...)

« Eh bien, notre époque est un de ces feux dont la brûlure insoutenable réduira sans doute beaucoup d'oeuvres en cendres ! Mais pour celles qui resteront, leur métal sera intact et nous pourrons à leur propos nous livrer sans retenue à cette joie suprême de l'intelligence dont le nom est « admiration ».

On peut souhaiter sans doute, et je le souhaite aussi, une flamme plus douce, un répit, la halte propice à la rêverie. Mais peut être n'y a-t-il pas d'autre paix pour l'artiste que celle qui se trouve au plus brûlant du combat. « Tout mur est une porte » a dit justement Emerson. Ne cherchons pas la porte, et l'issue, ailleurs que dans le mur contre lequel nous vivons. Cherchons au contraire le répit où il se trouve, je veux dire au milieu même de la bataille. Car selon moi, et c'est ici que je terminerai, il s'y trouve. Les grandes idées, on l'a dit, viennent dans le monde sur des pattes de colombe. Peut-être alors, si nous prêtions l'oreille, entendrions-nous, au milieu du vacarme des empires et des nations, comme un faible bruit d'ailes, le doux remue-ménage de la vie et de l'espoir. Les uns diront que cet espoir est porté par un peuple, d'autres par un homme. Je crois qu'il est au contraire suscité, ranimé, entretenu par des millions de solitaires dont les actions et les œuvres, chaque jour, nient les frontières et les plus grossières apparences de l'histoire, pour faire resplendir fugitivement la vérité toujours menacé que chacun, sur ses souffrances et sur ses joies, élève pour tous. »



« Le courage, aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la sombre nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante, dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres.

Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison, peut résoudre ; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication.

Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie.

Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action.

Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit ; c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; c'est de devenir, autant qu'on le peut, un technicien accompli ; c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendues.

Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe.

Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou à tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés.

Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails, et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes.

Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin.

Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense.

Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »



DÉMOCRATIE



- gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple •

DOMINATION

- fait d'exercer son autorité, son influence au plan moral, politique... •

« Les états de domination nous figent et nous isolent. Ils nous font porter des masques funèbres. Certains cherchent un sauveur quand d'autres se replient. Quelques un.es s'organisent, partagent leur pouvoir d'agir, adoptent des règles préservant de l'accaparement de l'autorité, s'organisent pour laisser la pluralité des positions au sein même de leur communauté. Cela suppose parfois de combattre pour que la violence ne s'impose pas de l'extérieur mais bien souvent il s'agit d'abord d'une lucidité interne, une alchimie pour éviter que la multitude ne devienne division mortifère et l'unité ne devienne une fusion destructrice».



L'UNION OUVRIERE
Flora Tristan

1843

« L'affranchissement des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

« L'homme le plus opprimé peut opprimer un être, qui est sa femme. Elle est le prolétaire du prolétaire même »



DU MENSONGE À LA VIOLENCE
Hannah Arendt

1972

« Le pouvoir correspond à l'aptitude de l'homme à agir, et à agir de façon concertée. Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et continue à lui appartenir aussi longtemps que ce groupe n'est pas divisé (...) »

« La violence se distingue par son caractère instrumental. Sous son aspect phénoménologique, elle s'apparente à la puissance, car ses instruments, comme tous les autres outils, sont tous conçus et utilisés en vue de multiplier la puissance naturelle jusqu'au dernier stade de leur développement ils soient à même de la remplacer (...) »

« La violence peut détruire le pouvoir, elle est parfaitement incapable de le créer. (...) »

« En fait, une des différences les plus caractéristiques qui permettent de distinguer le pouvoir de la violence est que le pouvoir a toujours besoin de s'appuyer sur la force du nombre, tandis que la violence peut s'en passer, dans une certaine mesure [up to a point], du fait que pour s'imposer elle peut recourir à des instruments »



« Amandla ! Amandla ! » [le pouvoir en langue xhosa et zoulou]

La foule répond « Ngawethu » (est à nous)

« Je vous salue tous au nom de la paix, de la démocratie et de la liberté de tous »

« Je me tiens ici devant vous non comme un prophète mais comme un humble serviteur du peuple »

« Vos sacrifices inlassables et héroïques m'ont permis d'être ici aujourd'hui. C'est donc entre vos mains que je place les dernières années de ma vie »

Il salue alors successivement de nombreuses organisations noires, indiennes et blanches et ceux qui ont « payé le prix ultime » pour la liberté. En laissant de côté la SASO car elle avait une stratégie différente alors qu'elle a eu une grande visibilité dans les années passées. Il salue les chefs traditionnels puissants dans les bantoustans et qu'il fallait réintégrer et dont certains prônent un développement séparé. Il s'appuie à ce moment sur des figures historiques comme Hintsa et Sekhukhune. Il salue les « héros de la jeunesse, vous les jeunes lions » Il rend hommage aux « mères épouses et sœurs de la nation. Vous êtes les fondations, solides comme le roc, de notre lutte. » et la communauté internationale.

« Notre recours à la lutte armée en 1960 (...) était une action purement défensive contre la violence de l'apartheid. Mais les facteurs qui ont rendu nécessaire cette lutte armée existent encore aujourd'hui ; nous n'avons pas d'autres choix que de continuer »

« Notre lutte a atteint un moment décisif. Nous appelons notre peuple à saisir ce moment pour que la transition vers la démocratie se déroule sans délai et sans à-coups. Cela fait trop longtemps que nous attendons notre liberté. Nous ne pouvons plus attendre. Le temps est venu d'intensifier la lutte sur tous les fronts »

« La nécessité d'unir le peuple de notre pays est une tâche aussi importante aujourd'hui qu'elle l'a toujours été. Aucun dirigeant n'est capable à lui seul de faire sienne cette tâche immense. C'est notre responsabilité en tant que leaders, de placer nos visions devant notre organisation et de permettre aux structures démocratiques de décider de la voie à suivre. A propos de la pratique démocratique, je me sens le devoir de dire clairement qu'un leader du mouvement est une personne élue démocratiquement lors d'une convention nationale »

« Notre marche vers la liberté est irréversible. Ne laissons pas la peur se mettre en travers de notre route ».

Nelson Mandela et François-Xavier Fauvelle, Convoquer l'histoire : Nelson Mandela, trois discours commentés, Paris, Alma éditeur, 2015, p.20-40



« On dit bien des choses sur la souffrance résultant de la recherche du plaisir et sur la futilité de s'obstiner à fuir la souffrance. On entend aussi parler de la joie de s'éveiller, de comprendre sa relation avec le monde, de faire confiance à l'ouverture du cœur et de l'esprit. Mais on ne parle pas tellement de cet état d'entre-deux (in-between state), lorsqu'on ne parvient plus à retirer du monde extérieur son bon vieux confort et qu'on n'éprouve pas non plus un sentiment continu d'équanimité et de chaleur.

L'anxiété, le chagrin et la tendresse sont les marques de l'état d'entre-deux. D'habitude, c'est le genre d'endroit qu'on cherche à éviter. La difficulté, c'est de demeurer en plein milieu au lieu de se mettre à lutter et de se plaindre. La difficulté c'est de se laisser attendrir, au lieu d'être plus rigide et plus effrayé. Connaître à fond le sentiment indigeste d'être au milieu de nulle part ne fait qu'attendrir le cœur. Quand on a assez de courage pour rester au milieu, la compassion surgit spontanément. Lorsqu'on ne sait pas, lorsqu'on n'espère pas et lorsqu'on n'agit pas comme si on savait ce qui se passe, on commence à avoir accès à sa force intérieure.

Il est pourtant raisonnable de désirer une espèce de soulagement. Si nous pouvons rendre la situation bonne ou mauvaise, si on arrive à mettre le doigt dessus, nous sommes alors en terrain familier. Mais quelque chose a



chamboulé nos habitudes et souvent elles ne marchent plus. Peu à peu, il nous est plus facile de rester avec l'énergie fugace que de l'extérioriser ou de la réprimer. Rester dans cet endroit tendre guérit. Elle permet d'abandonner l'importance que nous nous donnons à nous-même. C'est ainsi que le guerrier apprend à aimer. (...)

Dans les moments où on se sent mal à l'aise, où on a peur, au milieu d'un conflit, ou quand le médecin dit qu'on a besoin d'exams pour savoir ce qui ne va pas, on se rend compte qu'on veut incriminer quelqu'un, prendre parti, ne pas lâcher pied. On a le sentiment de devoir affirmer une résolution. On veut maintenir son point de vue habituel. Pour le guerrier, « bon » est une opinion aussi extrême que « mauvais » : toutes les deux bloquent la sagesse innée. Quand on se tient à la croisée des chemins sans savoir dans quelle direction aller, on demeure dans la sagesse innée. Le carrefour est un lieu important dans l'entraînement du guerrier. C'est là que ses idées solides commencent à se dissoudre.

Se maintenir dans le paradoxe n'est pas une chose que n'importe lequel d'entre nous est capable de faire tout à coup. C'est pourquoi les enseignements nous incitent à consacrer notre vie à nous entraîner dans l'incertitude, l'ambiguïté et l'insécurité. Rester au milieu nous prépare à rencontrer l'inconnu sans peur, à faire face

à notre vie comme à notre mort. L'entre-deux où, instant après instant, le guerrier apprend à lâcher prise, est le terrain d'apprentissage idéal. Que cela soit pour nous une source d'inspiration ou de dépression n'a vraiment aucune importance.

Il n'y a absolument aucun moyen de le faire parfaitement. C'est pourquoi la compassion, la maîtrise et le courage sont essentiels : ils nous donnent les ressources pour être authentique quant au lieu où nous nous trouvons, sans perdre de vue que nous sommes toujours en transition, que l'instant présent est le seul temps et que le futur est tout à fait imprévisible et ouvert. »



INTER- DÉPENDANCE

- état de dépendance réciproque entre éléments (objets, êtres vivants...) pourtant autonomes les uns des autres •

Trop longtemps, nous avons fait comme si on pouvait développer des formes de justice sociale sans transformer notre rapport à la Terre et au vivant. Un aveuglement coupable sur notre histoire où les animaux, les arbres, l'air, les microbes, le pétrole et l'eau n'auraient pas de rôle à jouer. Nous sommes interdépendants et l'avenir ne peut se penser et se tisser dans se relier. Nous ne sommes pas des îles mais des archipels. De la naissance à la mort, nous sommes vulnérables et avons besoin de le ressentir pour partager nos biens communs.



DEVOTIONS UPON EMERGENT
OCCASIONS
John Donne

1624

Aucun homme n'est une *Île*, suffisant en lui-même ;
chaque homme est un bout du *Continent*, un fragment du
monde ;
si une Motte de terre est emportée par la *Mer*, l'Europe est
mutilée,
comme le serait un *Promontoire*,
comme le serait le *Manoir* de tes amis ou même le *tien*.
chaque homme qui meurt m'amoin-drit,
car je suis un membre de *l'Humanité* ;
C'est pourquoi n'envoie jamais savoir pour qui sonne le *glas*
Il sonne pour toi.



Evoquer l'écologie, c'est comme parler du suffrage universel et du repos du dimanche : dans un premier temps, tous les bourgeois et tous les partisans de l'ordre vous disent que vous voulez leur ruine, le triomphe de l'anarchie et de l'obscurantisme. Puis, dans un deuxième temps, quand la force des choses et la pression populaire deviennent irrésistibles, on vous accorde ce qu'on vous refusait hier et, fondamentalement, rien ne change.

La prise en compte des exigences écologiques conserve beaucoup d'adversaires dans le patronat. Mais elle a déjà assez de partisans capitalistes pour que son acceptation par les puissances d'argent devienne une probabilité sérieuse. Alors mieux vaut, dès à présent, ne pas jouer à cache-cache : la lutte écologique n'est pas une fin en soi, c'est une étape. Elle peut créer des difficultés au capitalisme et l'obliger à changer ; mais quand, après avoir longtemps résisté par la force et la ruse, il cédera finalement parce que l'impasse écologique sera devenue inéluctable, il intégrera cette contrainte comme il a intégré toutes les autres.

C'est pourquoi il faut d'emblée poser la question franchement : que voulons-nous ? Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme et, par là même, instaure un nouveau rapport des hommes à la collectivité, à leur environnement et à la nature ? Réforme ou révolution ?

Ne répondez surtout pas que cette question est secondaire et que l'important, c'est de ne pas saloper la planète au point qu'elle devienne inhabitable. Car la survie non plus

n'est pas une fin en soi : vaut-il la peine de survivre [comme se le demande Ivan Illich], dans « un monde transformé en hôpital planétaire, en école planétaire, en prison planétaire et où la tâche principale des ingénieurs de l'âme sera de fabriquer des hommes adaptés à cette condition » ? (...)

Il vaut mieux tenter de définir, dès le départ, pour quoi on lutte et pas seulement contre quoi. Et il vaut mieux essayer de prévoir comment le capitalisme sera affecté et changé par les contraintes écologiques, que de croire que celles-ci provoqueront sa disparition, sans plus. (...)

Tant qu'on raisonnera dans les limites de cette civilisation inégalitaire, la croissance apparaîtra à la masse des gens comme la promesse – pourtant entièrement illusoire – qu'ils cesseront un jour d'être « sous-privilegiés », et la non-croissance comme leur condamnation à la médiocrité sans espoir. Aussi n'est-ce pas tant à la croissance qu'il faut s'attaquer qu'à la mystification qu'elle entretient, à la dynamique des besoins croissants et toujours frustrés sur laquelle elle repose, à la compétition qu'elle organise en incitant les individus à vouloir, chacun, se hisser « au-dessus » des autres. La devise de cette société pourrait être : Ce qui est bon pour tous ne vaut rien. Tu ne seras respectable que si tu as « mieux » que les autres.

Or c'est l'inverse qu'il faut affirmer pour rompre avec l'idéologie de la croissance : Seul est digne de toi ce qui est bon pour tous. Seul mérite d'être produit ce qui ne privilégie ni n'abaisse personne. Nous pouvons être plus heureux avec moins d'opulence, car dans une société sans privilège, il n'y a pas de pauvres.

Ce texte, paru en avril 1974 dans le mensuel écologiste Le Sauvage, a été publié en 1975 aux éditions Galilée, sous le nom de Michel Bosquet, en introduction du recueil Ecologie et politique.



Au début des années 60, à cause de la pollution atmosphérique et, surtout, à la campagne, à cause de la pollution de l'eau (fleuves d'azur et canaux limpides), les lucioles ont commencé à disparaître. Cela a été un phénomène foudroyant et fulgurant. Après quelques années, il n'y avait plus de lucioles. (Aujourd'hui, c'est un souvenir quelque peu poignant du passé : un homme de naguère qui a un tel souvenir ne peut se retrouver jeune dans les nouveaux jeunes, et ne peut donc plus avoir les beaux regrets d'autrefois).

Ce «quelque chose» qui est intervenu il y a une dizaine d'années, nous l'appellerons donc la « disparition des lucioles ».

Le régime démocrate-chrétien a connu deux phases complètement distinctes, qui, non seulement, ne peuvent être confrontées l'une à l'autre, ce qui impliquerait une certaine continuité entre elles, mais encore qui sont devenues franchement incommensurables d'un point de vue historique. La première phase de ce régime (comme, à juste titre, les radicaux ont toujours tenu à l'appeler) est celle qui va de la fin de la guerre à la disparition des lucioles, et la seconde, celle qui va de la disparition des lucioles à aujourd'hui. Observons-les l'une après l'autre. (...)

Tous mes lecteurs se seront certainement aperçu du changement des dignitaires démocrates-chrétiens : en quelques mois, ils sont devenus des masques funèbres. C'est vrai, ils continuent à étaler des sourires radieux d'une sincérité incroyable. Dans leurs pupilles se grumèle un vrai, un béat éclat de bonne humeur, quand ce n'est pas celui,

goguenard, du mot d'esprit et de la rouerie. Ce qui, semble-t-il, plaît autant aux électeurs que le vrai bonheur. En outre, nos dignitaires continuent imperturbablement d'émettre leurs verbiages incompréhensibles où flottent les flatus vocis de leurs habituelles promesses stéréotypées.

En réalité, toutes ces choses sont bel et bien des masques. Je suis certain que, si on les enlevait, on ne trouverait même pas un tas d'os ou de cendres : ce serait le rien, le vide.

L'explication est simple : il y a, en réalité, aujourd'hui en Italie un dramatique vide du pouvoir. Mais c'est ceci qui compte : pas un vide du pouvoir législatif ou exécutif, pas un vide du pouvoir de direction, ni, enfin, un vide du pouvoir politique dans n'importe quel sens traditionnel ; un vide du pouvoir en soi.

Comment en sommes-nous arrivés à ce vide ? Ou, mieux, « comment les hommes du pouvoir en sont-ils arrivés là » ?

L'explication est, encore une fois, simple : les hommes du pouvoir démocrate-chrétien sont passés de la « phase des lucioles » à celle de la « disparition des lucioles » sans s'en rendre compte. Pour aussi quasiment criminel que cela puisse paraître, leur inconscience a été sur ce point absolue : ils n'ont en rien soupçonné que le pouvoir, qu'ils détenaient et géraient, ne suivait pas simplement une « évolution » normale, mais qu'il était en train de changer radicalement de nature. (...)

Je dis « formellement » parce que, je le répète, dans la réalité, les dignitaires démocrates-chrétiens, avec leurs démarches d'automates et leurs sourires, cachent le vide. Le pouvoir réel agit sans eux et ils n'ont entre les mains qu'un appareil inutile, qui ne laisse plus de réels en eux que leurs mornes complets vestons.

Toutefois, dans l'histoire, le « vide » ne peut demeurer (...).



« Cela aurait été si simple, si mon trouble intérieur se résumait à une problématique familiale irrésolue, à mon père disparu trop tôt, aux attentes insatisfaites de ma mère. Je pourrais dès lors « résoudre » ma dépression. Mais non. Mon problème, c'est que mon problème n'appartient pas qu'à moi. Que la mélancolie qui s'exprime dans mon corps vient du monde. Je crois que oui, il est possible de devenir « le vent qui souffle à travers nous », comme disait Lowry. Et qu'il est commun de ne pas en revenir, comme lui, comme tant d'autres. J'ai rejoint les Êvènes d'Icha et j'ai vécu dans la forêt avec eux pour une raison bien en deçà de celle d'une recherche comparative. J'ai compris une chose : le monde s'effondre simultanément de partout, malgré les apparences. Ce qu'il y a à Tvaïan, c'est qu'on vit consciemment dans ses ruines. »



AequitaZ est une association nationale créée en 2012 pour dépasser le sentiment d'impuissance généré par les peurs, les replis et les injustices en France et en Europe.

L'association expérimente des actions politiques et poétiques qui développent le pouvoir d'agir de personnes qui vivent des situations d'inégalités.

EDITION 2020



WWW.AEQUITAZ.ORG